

Polyphème n'avait qu'un seul oeil / Nazir Hamad. —
Extrait de : Annales de philosophie et des sciences
humaines. — N° 12 (2003), pp. 105-111.

Titre de couverture : Annales de philosophie et des
sciences humaines

I. Alcooliques. II. Alcoolisme.

PER L1044 / FP124903P

POLYPHÈME N'AVAIT QU'UN SEUL ŒIL

Kaslik, le 16 juin 2001

D' Nazir Hamad

Un soir, une de mes patientes arrive en retard à sa séance. Elle me donne l'impression qu'elle est très fâchée, voire révoltée. Elle m'explique, une fois qu'elle retrouve sa sérénité, qu'elle s'était faite arrêter par les policiers parce qu'elle conduisait sans ceinture et, examen des documents fait, elle a été verbalisée sévèrement d'autant plus qu'elle avait quatre jours de retard pour le contrôle technique de sa voiture. Quand un policier lui avait dit qu'elle conduisait sans ceinture, elle lui avait répondu qu'elle ne faisait mal à personne et qu'en tout cas, elle n'aimait pas être attachée. Et quand le policier lui avait rétorqué qu'il avait deux yeux et

qu'il voyait bien qu'elle faisait mal à quelqu'un, elle s'était enquis : « À qui ? »

Prenant un malin plaisir à cette affaire, le policier ajouta : « Je ne verbalise personne, et pourtant, il va falloir que quelqu'un paye la contravention. »

Cette patiente a échoué là où Ulysse avait réussi. Vous connaissez sans doute l'histoire de la rencontre d'Ulysse avec Polyphème. Quand Ulysse débarque sur l'île des Cyclopes, il veut tout savoir sur les habitants de cette île. Il entre dans la grotte du cyclope Polyphème et le soir venu, Ulysse et ses compagnons se font prisonniers par un hôte qui ignore tout des lois de l'hospitalité. Et quand les prisonniers lui rappellent la recommandation de Zeus qui dicte l'aide aux vagabonds errants, celui-ci répond qu'il se moque de Zeus, et qu'il n'a pas envie qu'on lui serve de telles sottises. Les Cyclopes sont sauvages, féroces et arrogants. Pire encore, ils ont un rapport à l'autre guidé par une faim immodérée. Au premier contact avec ses hôtes supposés, Polyphème les goûte. Il en met deux à la bouche et mâche goulûment, faisant claquer ses lèvres immondes avec satisfaction.

Un tel appétit et une telle jouissance font comprendre à Ulysse que le seul moyen pour lui de s'en sortir est de guérir le mal par le mal, comme l'affirme le poète arabe Abou Nawas. Ulysse se dirige vers le Cyclope et lui dit : « puisque tu apprécies tant notre chair, essaie donc notre vin. Peut-être prendras-tu pitié de nous ! ». Le Cyclope essaie le vin et le voilà pris au piège d'une soif nouvelle, lui qui ne buvait jusqu'alors que du lait. Quelque peu amadoué, il demande à Ulysse quel est son nom, et Ulysse de répondre : « Personne est mon nom. » Le Cyclope toujours satisfait du présent de son hôte, lui assure de lui en faire un autre en échange. Il promet à Personne qu'il le mange en dernier. Et voilà la raison qui va le placer dans une situation d'échec.

Le Cyclope était un gros bébé en quelque sorte. Un gros bébé qui n'avait pas encore accédé à la métaphorisation. La métaphore est celle-ci : « Ceci est ma chair, et ceci est mon sang ». Jésus présente le pain et le vin comme deux

signifiants qui se laissent manger et boire et par cet acte d'incorporation. Le lien à Jésus s'inscrit dans une chaîne qui cesse d'être alimentaire pour devenir signifiante. Le Cyclope, qui n'est pas encore sevré, boit du lait. Il mange ses hôtes à la manière d'un enfant tout petit qui incorpore et le lait et la mère. Le Cyclope se trompe d'objet. Il ne peut pas saisir l'ambiguïté de la parole d'Ulysse quand il prétend s'appeler Personne. Il saisit encore moins la sienne, quand il promet à son interlocuteur, qu'en guise de présent, il mange Personne à la fin.

Dans cette opération, Polyphème est doublement victime. Il ne saisit pas les nuances des signifiants, et ignore complètement qu'il est lui-même saisi par eux. Il tient parole, mais à son détriment, puisque finalement, il ne mange personne, rien, à la fin. Et quand Ulysse réussit à regagner son vaisseau, et révèle sa véritable identité à son persécuteur, ce dernier se rappelle soudain qu'une prophétie lui avait prédit qu'il perdrait la vue par le héros d'Ithaque.

Polyphème n'avait qu'un seul œil, il ne pouvait pas entendre ce qu'un signifiant implique comme ambiguïté. Et voilà pourquoi la prophétie s'est accomplie. Trois raisons se sont conjuguées pour perdre le Cyclope. D'abord, je l'ai déjà dit, il a pris Ulysse au pied de la lettre quand il a prétendu qu'il s'appelait Personne. Ensuite, il n'a pas respecté la loi de Zeus, celle à laquelle s'est référé Ulysse pour rappeler son hôte à son devoir envers Ulysse et ses compagnons. Et enfin, s'il refuse de s'inscrire dans la loi du groupe, c'est parce que Polyphème, tel qu'un petit enfant, croyait à la toute puissance de son père Poséidon. Il croyait fermement que son père allait lui rendre la vue.

Or, s'inscrire dans la loi du groupe, implique la mort de ce père tout puissant. Cela Freud nous l'a appris dans *Totem et Tabou* en 1912.

Si j'emprunte le mythe de Polyphème pour vous parler de l'alcoolisme, c'est pour vous dire que l'alcoolique, comme le Cyclope, n'a qu'un seul œil. L'œil qui voit les nuances lui manque. La fonction de l'alcool est de dévoyer, en quelque sorte, la loi du groupe, ou encore, réduire l'instance

phallique en tant que référence symbolique à sa dimension imaginaire. Je vous donne quelques exemples tirés des religions monothéistes afin d'illustrer mes propos.

L'interdiction de l'alcool en Islam n'a pas été édictée dès le départ. Si on suit une lecture chronologique du Coran, on découvre que cette question avait été abordée par de petites touches, si je peux m'exprimer de la sorte. On peut lire dans le sourate El Baqarah, verset 219 : « Si on te demande de leur parler de l'alcool et des jeux, dis qu'ils sont pleins de vices et de bénéfiques ». Une deuxième approche, que je peux encore qualifier de douce, est celle qui est citée dans la sourate Al Nissa', verset 43 : « Ne faites pas vos prières quand vous êtes ivres afin de savoir ce que vous dites. » L'histoire de ce verset est la suivante : Abdul Rahman Ben Aouf avait invité des gens à boire, alors ils ont trop bu. Quelques-uns sont allés faire leur prière et on entend l'un d'eux réciter : « Oh mécréants, je crois à ce que vous croyez, » au lieu de dire : « Oh mécréants, je ne crois pas à ce que vous croyez ». Voilà un exemple typique qui illustre comment l'alcool lève l'inhibition, et, ce faisant, il œuvre insidieusement pour rompre le lien qui fonde le groupe.

Finalement, l'interdiction de l'alcool est devenue totale après de nombreux incidents au cours desquels des musulmans ivres transgressaient l'esprit du message du Prophète et rendaient sa propagation problématique.

Le deuxième exemple est celui de Noé après le déluge. Noé a fait exactement ce que beaucoup de marins font après un tour du monde par exemple. À leur arrivée, ils boivent une bouteille pour fêter leur victoire. Seulement Noé a trop bu. Il a tellement bu qu'il s'est mis à danser tout nu et a fini par passer la nuit allongé toujours nu exposé de la sorte au regard de ses enfants. Cham, le père de Canaan, voyant son père dénudé, se moquait de lui et a appelé ses frères pour participer au spectacle. Sem et Japhet ont pris un manteau, marché à reculons et couvert le père. Le lendemain, Noé apprenant ce qu'avait fait son benjamin, l'a maudit et a béni les deux autres.

Pourquoi la nudité du père suscite-elle ces réactions si singulières des fils ? D'abord Cham en rit. D'ailleurs, qu'est-ce qu'il y a de plus normal que de rire devant l'apparition du phallus ? Au théâtre roman, l'apparition du phallus signifiait qu'on allait jouer une comédie. Le phallus apparaît là détaché de son contexte. Il est incongru et son incongruité provient de son détachement de toute insertion signifiante. Or, la fonction signifiante n'est pas réductible à un objet. Le signifiant existe de son opposition à un autre signifiant. Il fait rire encore, parce que exposé de la sorte, il est réduit à une simple fonction de signe comme dans le royaume des singes. Au zoo, le mal dominant promène son organe comme un bâton de maréchal. Il est le signe de son rang et de son pouvoir. Au moment où Noé dansait nu, il était devenu aux yeux de Cham un mâle dominant. Il exposait ses attributs viriles comme signe de sa domination sur les autres, et comme signe de son droit de jouissance des femelles. Les deux autres frères, qui avaient deux yeux chacun, pour rester dans la métaphore du départ, savaient re-instaurer l'instance phallique dans sa fonction de voile. Par leur geste, ils ont signifié au père ce que normalement on signifie à un vulgaire exhibitionniste : tu as exhibé ce qu'il ne faut jamais montrer aux yeux du public.

C'est justement dans cette confusion entre le pénis et la fonction phallique que l'alcool peut jouer un rôle. Freud, dans les théories sexuelles infantiles, nous explique que garçon et fille sont pris, chacun à sa manière, dans la problématique phallique qui fait que le premier est confronté au sentiment de son insuffisance, tandis que la fille a à faire avec son manque. Ce qui fait que, dans la rivalité avec le père, le garçon sort de l'œdipe fort de cette promesse qui le rassure, qu'il l'aura plus tard, et que la fille renonce à son envie de pénis, avec aussi une autre promesse qui fait entrer l'enfant dans un système d'équivalences symboliques qui ouvre à cette envie de nouveaux horizons.

Ce qui commence, chez les garçons dans un jeu de rivalité où le pénis peut prendre une place prépondérante, celui qui pisse le plus loin par exemple peut, à l'adolescence, prendre une autre forme : celui qui boit le plus. Il m'est arrivé d'entendre des jeunes me proposer de deviner le nombre

de canettes de bière qu'ils avaient bu au cours d'une seule soirée, la soirée de samedi. Il y en a un qui m'a affirmé avoir bu 24 canettes.

Qu'est-ce que le nombre élevé de canettes exprime dans cette affaire ? Si le jeune garçon a quitté l'œdipe avec la promesse que plus tard, lui aussi, pourra jouir des femmes, il va découvrir, quand il atteint la maturité sexuelle, qu'il est seul avec cette promesse et que personne n'est là pour le secourir. D'où parfois, ces parades viriles, ces démonstrations que les groupes de jeunes donnent à voir en public. Les canettes sont une approche maladroite de la question de la sexualité. L'hystérie masculine s'épanouit dans les foires et les lieux de rencontre. Aux bals du samedi soir, les adolescents se tapent dessus faute de pouvoir se taper une fille. L'érection se trompe, en quelque sorte, d'organe. Il s'agit le plus souvent en présence des filles, d'érection musculaire et de détumescence pénienne.

Les filles, pas soumises à la même épreuve de la même façon que les garçons, se laissent vaincre par la séduction des adultes. Les jeunes adolescentes sont très sollicitées par des adultes en mal de sensations ; et si les garçons boivent pour leurrer leur désir sexuel, les filles séduites subissent une sexualité dont elles ne sont pas prêtes à assumer les conséquences. Quand elles se mettent à boire, à fumer, et à coucher, elles fonctionnent dans une sorte de clivage où elles paraissent, à la fois, révoltées et soumises. Elles se révoltent contre l'autorité parentale pour aller singer, ailleurs, auprès de leurs initiateurs, le monde adulte.

Si pour les garçons et pour les filles, l'alcool apparaît comme une modalité d'approche de leur sexualité adulte, ce même alcool occupe cette place où la pulsion orale semble être encore aux prises avec l'Autre maternel de la petite enfance. Cet Autre qui, autrefois, savait anticiper sur le désir du sujet, grâce à sa présence, à ses dons, à ses interdits, à sa langue maternelle et à son corps, semble tout à coup manquer à l'adolescent confronté à son désir et à la différence des sexes.

Cependant, cet alcool-là ne fait pas l'alcoolique. D'ailleurs, l'alcoolique ne se vante pas d'avoir trop bu. Au contraire, il nie complètement le fait de

boire. Et quand il en fait allusion, il admet qu'il boit un verre comme tout le monde, pas plus, pas moins. Les beuveries, chez les jeunes, ne sont pas du même ordre. Elles font partie intégrante des parades sexuelles, et cela ne fait pas l'alcoolique à coup sûr. C'est plutôt l'alcoolique qui fait l'alcool, comme c'est le drogué qui fait la drogue. Les beuveries sont à l'alcoolisme ce que sont les premiers amours pour le semblable à l'homosexualité. Avoir des aventures sexuelles entre garçons, ou entre filles, reste le plus souvent un moyen de négocier l'angoisse de castration inhérente à la différence des sexes. L'alcoolique, celui qui fait l'alcool, se trompe de promesse. Il a avec sa bouteille un rapport possible. La bouteille vient combler en quelque sorte son manque et le soustrait, au moment où il se « biberonne », au malaise que Freud appelle « malaise dans la civilisation ». L'alcoolique ne boit pas comme un moyen d'approche de l'autre sexe, au contraire, il boit « pour avoir soif », comme le dit un psychanalyste connu pour son alcoolisme. Et c'est justement cette nuance qui fait la différence entre le sexuel et le pulsionnel. Autrement dit, si l'adolescent boit ce qu'il a le désir de l'autre aimé. Il boit afin de briser la glace, de dissiper la gêne qu'il éprouve face à l'autre sexe. Et aussi mal adroit que son approche de l'objet de son amour puisse paraître, l'alcool reste au service de son désir sexuel.

L'alcoolique par contre est clivé. Là où il aime, il ne désire pas et là où il désire, il ne peut pas aimer. Il cherche, en quelque sorte, des objets qu'il n'a pas besoin d'aimer afin de maintenir sa sensualité à distance de ses objets d'amour. Si vous succomez sous le charme de l'alcoolique, il y a une bonne chance de vous voir avec une bouteille entre les deux faisant office de par-excitation.

Sur la scène privée de l'alcoolique, la bouteille est le signe du phallus positif. L'alcoolique fait rire non pas à cause de sa démarche chancelante ou à cause de l'incohérence de ses propos, mais plutôt parce qu'il s'acharne à introduire le signe là où le phallus comme signifiant du manque, instaure la culture.